

« Panique à Longueuil »

Jean-Paul Daoust

Numéro 17 (4), 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daoust, J.-P. (1980). Compte rendu de [« Panique à Longueuil »]. *Jeu*, (17), 111–114.

sens. Lorsque Athéna apportait la paix aux citoyens, c'était avec du *jell-o* trop mou, une neige de plumes d'oreiller et un discours où il était question de macramé et du «*feeling wow*». La finale de la tragédie d'Eschyle devenait dérisoire et nous renvoyait de façon intolérable à notre monde où les utopies sont mortes.

Dans une récente conférence, le philosophe Michel Serre appelait une révolution épistémologique qui nous amènerait à «penser le mélange»; *Treize Tableaux* (dont il y aurait encore beaucoup à dire) s'inscrivait avec vigueur dans cette ligne de pensée qui cherche à ouvrir les systèmes et modifier notre appréhension de la culture et du réel.

paul lefevre

«panique à longueuil»

Texte de René-Daniel Dubois; créé le 7 février 1980, au Café-théâtre Nelligan, à Montréal, par la troupe la Gougoune de Fantex, dans une mise en scène de l'auteur. Décor et costumes: Denis Brassard. Photos: Benoît Neveu. Distribution: Larry-Michel Demers, Serge Dupire, Martin Kevan, Diane Ricard.

Panique à Longueuil ou le théâtre par l'absence ou, pour paraphraser une expression («le théâtre de la pauvreté»), le théâtre de la famine. Tout le spectacle ne repose que sur deux éléments; la parole et le geste. Et ce langage double est parfaitement maîtrisé par les comédiens (Serge Dupire y est excellent!). Ça se voit; j'ai aimé *Panique à Longueuil*. Je trouve que ça a été l'un des meilleurs spectacles de la saison dernière (qu'on a repris cet automne, au Café Nelligan toujours...).

Comme décor, une toile de fond où sont

reproduites les couleurs d'un coucher de soleil. On pense aux toiles que les comédiens peignaient au Moyen-Âge: à droite le ciel, à gauche l'enfer. Ici, c'est le mélange violent des couleurs: le ciel est strié de rouge, d'orange; le ciel et l'enfer se mêlent et c'est la panique: M. Arsenault se retrouve démuné sur son balcon du septième étage: la poignée lui est restée dans les mains. Chassé de son paradis (et ses petits pâtés pour sa tendre épouse qui sont au four...), la descente aux enfers commence. Une spirale démente qui va le mener jusqu'au Rat, roi et maître de la cave. Forcé de rencontrer certains des autres occupants, M. Arsenault va dériver «ben raide». C'est le heurt de la communication. N'ayant que ses pâtés en tête, M. Arsenault va être obligé de confronter son cerveau à certains autres (il n'a pas le choix s'il veut retrouver son chez-soi) et c'est la folie. M. Arsenault a son idée fixe: retourner chez lui, mais les voisins aussi ont leur idée fixe: la grosse du sixième veut, elle, maigrir. Et tous, chœur de mal-aimés, veulent M. Arsenault.

Cette descente, mimée, est des plus spectaculaires. C'est là que le jeu théâtral est intéressant. Sans décor, on voit le building, on le sent dans toute sa grossièreté (et ses occupants sont à son image). Les comédiens sont toujours sur la scène, soit en faisant partie du chœur, soit en prenant la peau d'un autre personnage frénétique que le délire verbal rend très justement.

Chœur: «Vingt-neuf: Dieu a créé de rien le ciel et la terre, par sa seule parole, parole... parole... C'est-à-dire de rien...».

Et le jeu de la parole fait valser les personnages: mais c'est une valse à mille temps, *speedy* comme la vie d'aujourd'hui où personne n'a plus le temps d'écouter personne: Charles (celui du cinquième) crie, lui aussi: «Je suis tout seul». Et Ginette qui assomme M. Arse-



Panique à Longueuil de René-Daniel Dubois. Mise en scène de l'auteur. Production de la Gougoune de Phantex. Au Café Nelligan à Montréal. Photos: Benoît Neveu.

nault que Charles a pris pour un plombier, puis un espion, en lui chantant sa déclaration d'amour comme à l'Opéra. La folie est définitivement installée et comme des personnages de Dubois, les spectateurs ne savent plus où ils sont rendus. Et le père de Ginette qui la somme (en français, en anglais, en

italien, en allemand...) de rentrer. Et M. Arsenault sort de ses griffes pour tomber dans celles de Fred: un homosexuel charmant, qui en parodiant Racine devient une nouvelle Phèdre:

«Ah, cruel! Tu m'as trop entendu
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur
Et bien connais donc Fred et toute sa fureur.
J'aime!...»

Rire des classiques sans rire des tapettes, c'est un tour de force nouveau dans le théâtre québécois. *La Duchesse de Langeais* (pour prendre la plus célebre) se moque elle aussi (et nous, on se moque d'elle); ici, dans *Panique à Longueuil*, ce personnage (aussi paniqué que la grosse du sixième ou que Ginette) reste quand même surprenant. Il est aussi fou que les autres («folle» comme finit M. Arsenault) mais pas plus. Il fait partie de la mosaïque du bloc à appartements. Il veut aimer, lui aussi. Mais M. Arsenault se sauve, encore une fois. On pense à Dante, car M. Arsenault sera happé par un autre cercle, celui de la machine personnalisée par Martha, qui réussit avec une logique d'ordinateur (trice) à prouver la non-existence de M. Arsenault: sans papier, on n'est rien. Pas de pièces d'identité, pas d'identité, c'est simple et efficace. La machine marche. La société s'organise, se complexifie et l'individu disparaît, broyé dans le néant de la structure. M. Arsenault, éjecté de son appartement, n'existe plus. Dead End.

M. Arsenault:

«Dernier palier
Bye bye bébé.
Où s'en aller,
Un soir d'été?

...

Me v'là rendu
Comme un épais,
Tout nu dans rue,
Allô succès...»

voilà pour la chanson de la chute...

Et le gardien n'est qu'un cerbère alcoolique. Son idée fixe: l'alcool. C'est très moderne (il parle des AA). Et c'est ce concierge (à noter que Dubois l'appelle «gardien...») qui l'envoie «ben raide» au sous-sol. Or, c'est bien connu, dans toutes les cavernes (même celle de Platon) un monstre sommeille. M. Arsenault a beau appeler sa mère, c'est très naïf, «c'est en bas que ça s'passe, pour toi», dit le gardien. Le monstre n'est

qu'un rat (un ramassis) plein de peur, de faux savoir, de superstitions, d'idées religieuses périmées, et comme dans tout bon conte, il est à abattre si le héros veut retrouver sa bien-aimée. En faisant tourner le rat, le foie de ce dernier (l'organe de l'imagination) retrouvera une autre fois la foi, et il s'en ira prêcher aux autres rats (voir *Mon Oncle d'Amérique*) pendant que M. Arsenault prend l'ascenseur pour le ciel avec l'ange désabusé du building: le garçon d'ascenseur. Mais rendu à la porte de son appartement, le sort continue de lui être ironique: l'épouse, saoule, est chez le voisin (tiens! tiens!), au huitième (comme quoi le paradis a ses étages lui aussi). Désarmé, M. Arsenault, en paranoïa aiguë avec la planète (on entend des bruits d'avion, des coups de canon, des soldats japonais, des barrissements d'éléphants, etc...) ne désire plus que ce que M. Tout-le-Monde veut: un bungalow! Et le cercle vicieux continue: au costaud de père (M. Arsenault commence et finit la pièce en engueulant les enfants de ce dernier) qui lui demande ce qu'il fait là, à la porte de son appartement, le héros (répond-il à Dieu?) dit: «J'reste là...». *And that's it!*

Chassé du paradis, M. Arsenault n'y peut plus rentrer. Comme quoi cette merveilleuse histoire continue! Et dans la tourmente du retour il n'a pas vu les gens, tous les autres locataires qui l'ont, en fait, accueilli, qui ne voulaient pas le laisser partir. Le fil d'Ariane (ses pâtés au four pour sa femme) le ramène au début du labyrinthe où il est confronté avec un nouveau Minotaure: lui-même. *Panique à Longueuil* est une pièce à voir tant pour son aspect visuel que pour son contenu épique qui fait éclater le réalisme linéaire à la Michel Tremblay, le renouvelle en le charcutant et en le faisant ainsi basculer dans l'imaginaire (aussi réel, lui aussi). C'est une pièce démente. Les années 80 promet-

tent d'être assez folles. En route pour la panique de l'an 2 000.

jean-paul daoust

«bonne fête, maman!»

Pièce d'Élizabeth Bourget; présentée au Bateau-théâtre l'Escale, du 17 juin au 30 août 1980; mise en scène de Gilbert Lepage; décors de Denis Rousseau; costumes de François Laplante; régie et éclairages de Michèle Normandin; bande sonore de Sylvain Langlois; technicien; Neilson Vignola; administration: Huguette C. Handfield; avec Roch Aubert, Aubert Pallascio, Béatrice Picard, Denis Roy, Louise Saint-Pierre, Carmen Tremblay.

la double vie d'estelle

Estelle, c'est la femme de cinquante ans qui mène la double vie la plus courante pour une femme (et la moins drôle aussi), celle de la travailleuse et de la ménagère. Partagée entre le magasin, où elle songe à un poste de gérante, et la maison, où son mari, Maurice, s'attend à être servi, elle pourrait bien finir par craquer. Avoir un mari comme ça, pour une femme de trente ans, ce serait une cause de divorce! La comédie aurait alors tourné court après la première scène de Maurice. Il était donc nécessaire qu'Estelle ait franchi le cap de la cinquantaine et des illusions. Il fallait que ce personnage, pour être vraisemblable, ait cette longue habitude de l'esclavage et de la culpabilité, assortie de milliers de petites habitudes de tiraillements, de concessions, de complicités, de mesquineries, de souvenirs attendris qui sont le lot d'au moins quatre-vingt pour cent des couples. Estelle s'impatiente (un peu) et ses répliques font rire (beaucoup). «C'est tellement ça!» Elle a beau ruer dans les brancards, elle n'est pas prête à déteiler. Tout ce qu'elle s'offrira, c'est

le luxe (un super-luxe à son âge) d'une soirée d'infidélité avec un charmant jeune homme *cool* de la génération «Y a rien là!»! Tout ceci aurait très bien pu faire partie d'une émission du *Clan Beaulieu*, n'eût été le talent de l'auteur. Élizabéth Bourget est une fille intelligente, elle a du flair et surtout du style. C'est ce qui fait toute la différence.

la subversion au compte-gouttes

Dans cet univers réaliste, une situation est exposée. Le spectateur et la spectatrice se reconnaissent; nous sommes entre nous. Maurice, sous des apparences conciliantes, laisse percevoir ses attentes de mâle dominant, même si, au dire d'Estelle, son dynamisme biologique ne correspond plus à l'image qu'il veut projeter. Depuis quelques mois, le cher homme ne fait plus son devoir conjugal; le phallus ne répond plus. Première goutte de subversion: comment une femme peut-elle se soumettre à une image quand elle se rend compte à quel point ce n'est qu'une image? Depuis des siècles, l'homme a dominé le monde, la nature et la femme au nom de ce fameux attribut qu'il a placé sur le toit de toutes ses églises. Sacré phallus, va!

Goutte à goutte, l'auteur fait passer «le poison» de ses personnages au public, qui l'avale en riant de bon coeur. L'humour s'est insinué dans les revendications d'Estelle: elle a déjà dépassé le stade de la plainte. À travers sa conversation avec sa fille, on découvre une autre façon d'être une femme: lucidité, indépendance, générosité sans compromission. La relation est sincère, émouvante même et, pourtant, sans recherche de domination. Tiens, tiens, c'est donc possible!

Trois ou quatre gouttes encore et l'on pourra avaler ce qui s'en vient. En attendant, petit divertissement avec la soeur d'Estelle, Gilberte, complètement